

de Paris du temps de Napoléon, et sont revenus ici sans avoir été regardés. Un seul savant, qui travaillait pour M. de Châteaubriand, en explora quelques-uns. « Les plus terribles pour certaines prétentions, me disait ce soir M. l'abbé B**, ont été détruits ou du moins volés, pour être vendus à des Anglais. » « Monsignor Altieri fait fortune à ce métier, » disait Paul-Louis Courier en 1804.

Ce voyage à Paris sert de texte aux plaisanteries des savants allemands. Je vois que, parmi les peuples d'Europe, le Français joue le rôle d'un fat plein de mérite. Anecdote du Jupiter Feretrius. Un savant français fait de cette épithète fort connue de Jupiter un *roi Feretrius*, jusqu'à lui ignoré dans l'histoire, et traduit hardiment : *Jupiter et le roi Feretrius*. Un trait pareil perdrait un homme en Allemagne ou en Italie, où l'on a encore le loisir de penser aux *choses littéraires*. Là tous les écrivains se connaissent et les journaux ne peuvent faire les réputations. En France, les journaux auront créé la liberté et perdu la littérature.

16 décembre. — Pour obtenir un passe-port pour Naples, il faut que l'ambassadeur de France à Rome réponde *personnellement* du voyageur. Or, c'est ce qu'un ambassadeur peut refuser très-raisonnablement, car, enfin, je n'ai pas l'honneur d'être connu personnellement de ce grand personnage. Maintenant, messieurs les voyageurs de Paris à Saint-Cloud, moquez-vous bien de M. Tambroni, sujet de l'Autriche, qui aime à s'entendre appeler *cavaliere*, et accusez-le de petite vanité. Ce titre dérive de la croix de la Couronne de fer, que jadis Napoléon lui donna. L'Autriche le chicane, elle voudrait que cet homme d'esprit signât : *Tambroni, cavaliere della Corona di ferro* (chevalier de la Couronne de fer), et non pas *cavaliere Tambroni*. Cette manière d'écrire ne doit appartenir, dit l'oli-

garchie de Vienne, qu'aux nobles de naissance. En effet, *cavaliere*, en Italie, veut dire *noble*, et comme il n'y a pas de *de* dans cette langue, un étranger peut demander d'un Falconieri, par exemple : « Est-il noble ? »

Sir William R. disait fort bien ce soir : « Les bonheurs de vanité sont fondés sur une comparaison vive et rapide avec les *autres*; il faut toujours les *autres* : cela seul suffit pour glacer l'imagination dont l'aile puissante ne se déploie que dans la solitude et l'entier oubli des *autres*. »

18 décembre. — Rome n'est rien moins que gaie et retentissante du mouvement et du tapage d'une grande capitale comme Naples. Les premiers jours on se croit en province. Toutefois on s'attache singulièrement à cette vie tranquille qu'on trouve ici. Elle a un charme qui amortit les passions inquiètes. Un Français, homme d'un esprit naïf, juste et profond, me disait hier : « En vérité, je voudrais que le pape me fit monsignore. Je passerais ici ma vie à contempler les monuments et à deviner leur origine. »

Du temps du cardinal Consalvi, j'eusse partagé ce vœu : Rome serait une retraite fort douce contre le monde, les intrigues, les passions,

And their sea of troubles.

(Hamlet.)

Voilà le sentiment qui peuplait les cloîtres au treizième siècle.

20 décembre 1828. — En ce pays, le gouvernement touche à tout; les particuliers ne peuvent rien faire sans permission, tout le monde cherche à obtenir un privilège. Malgré soi, l'é-

tranger éprouve le désir de se faire une idée de cette action gouvernative, dont les effets l'environnent de tous côtés; rien n'est plus difficile. La plupart des actes du gouvernement papal sont une dérogation à une règle, obtenue par le crédit d'une jolie femme ou d'un gros moine.

On trouve souvent le nom de *cardinal* dans les lettres de saint Grégoire V; mais ce mot y exprime le chef d'une église. Dans ces temps où le despotisme était rare, parce qu'il y avait du courage individuel et chez les chefs peu de moyens de séduction, les prêtres et les diacres de l'Église romaine gouvernaient avec le pape, qui n'était point un despote. Pendant les interrègnes, ils gouvernaient le diocèse de Rome, et même l'Église universelle. Les prêtres et les diacres de l'Église romaine choisissaient ordinairement le pape parmi eux. Les actes des conciles tenus avant l'an 1000 font voir que les évêques précédaient les cardinaux. Les diacres-cardinaux étaient fort inférieurs aux autres.

Enfin, en 1179, dans le troisième concile de Latran, Alexandre III ordonna que l'assentiment des deux tiers des cardinaux suffirait pour l'élection du pape. Innocent IV leur donna le chapeau rouge en 1244. Cette couleur fut choisie pour montrer aux cardinaux qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour la défense de l'Église. Paul II donna aux cardinaux la calotte rouge vers 1450, et Alexandre VII décida, vers 1666, qu'ils ne porteraient jamais le noir, pour aucune espèce de deuil.

Il n'y avait que sept cardinaux en 1277; il y en avait vingt en 1331. Sous Léon X, on en compte environ soixante. Enfin, Sixte-Quint, considérant que Jésus-Christ avait eu soixante-dix disciples, ordonna, en 1586, que tel serait le nombre des cardinaux. Mais ce prince habile voulut qu'il y en eût toujours quatre tirés des ordres religieux mendiants.

Parmi les soixante-dix cardinaux, six sont évêques, cinquante ont le titre de *cardinal-prêtre*, et quatorze sont *cardinaux-diacres*. L'aimable cardinal Consalvi n'a jamais été que diacre, et ne se considérait nullement comme prêtre. M. le cardinal Albani, cardinal depuis 1801, n'était pas même sous-diacre en 1823; il ne prit les ordres que pour entrer au conclave, où nul laïque ne peut être admis.

Les six cardinaux-évêques sont ceux de Porto, d'Albano, de Sabine, de Frascati, de Palestrina et de Velletri. Les cinquante églises principales de Rome servent de titre aux cinquante cardinaux-prêtres. Les quatorze diaconies des cardinaux étaient autrefois des chapelles annexées à des hôpitaux, dont les diacres avaient la direction.

Les places de camerlingue, de vice-chancelier, de vicaire et de secrétaire d'État sont occupées par des cardinaux.

On a vu sous Napoléon le secrétaire d'État de France (M. Maret) d'abord n'être pas ministre; ensuite on l'a vu ministre, et enfin le premier des ministres. Une révolution semblable a eu lieu à Rome. Il y a cent cinquante ans que la place de secrétaire d'État n'avait presque pas d'importance; aujourd'hui, pour les affaires temporelles des États du pape, il est premier ministre; et, comme il voit souvent Sa Sainteté, il a une grande influence, même sur les affaires ecclésiastiques.

Le cardinal camerlingue est ainsi appelé, parce qu'il est à la tête de la *camera apostolica*, ou des finances de l'État. Le jour de la mort du pape, son autorité devient immense; la garde suisse l'accompagne partout, on bat monnaie en son nom et à ses armes; c'est lui qui ôte l'anneau du pêcheur du doigt du pape défunt, et il prend à l'instant possession du palais. Dans le temps de la puissance des cardinaux-neveux, ils étaient ordinairement camerlingues; le président de Brosses décrit d'une manière fort pittoresque la conduite du terrible cardi-

nal Albani, camerlingue en 1740, lors de la mort de Clément XII.

« Rome, 10 février 1740.

« Enfin, le fidèle Pernet, entrant ce matin dans ma chambre, vient de m'annoncer que tout était consommé pour le vicaire de Jésus-Christ; il est mort entre sept et huit heures du matin. J'entends déjà sonner la cloche du Capitole et battre le tambour dans notre quartier. Je vous quitte.

« Je viens de voir, au palais de Monte-Cavallo, une triste image des grandeurs humaines; tous les appartements étaient ouverts et désertés; je les ai traversés sans y trouver un chat, jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit et gardé par quatre jésuites qui récitaient des prières ou en faisaient semblant. Le cardinal-camerlingue (Annibale Albani) était venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé, à diverses reprises, d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : Lorenzo Corsini ! et, voyant qu'il ne répondait pas, il a dit : « Voilà ce qui fait que votre fille est muette; » et, lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. Tout le monde l'a suivi lorsqu'il est sorti. Aussitôt après, comme le corps du pape doit rester longtemps exposé en public, on est venu lui raser le visage et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette grande pâleur de la mort. Je vous assure qu'en cet état il a meilleure mine que je ne lui ai vu durant sa maladie. Il a naturellement les traits assez réguliers; c'est un fort beau vieillard; son corps doit être embaumé ce soir. Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettent la ville en mouvement : les obsèques, le catafalque, les préparatifs du conclave. Le camerlingue commande souverainement pendant la vacance. Il a le droit pendant quelques jours de

faire frapper la monnaie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la monnaie que si, dans l'espace des trois jours suivants, il n'en avait pas fabriqué pour une certaine somme, fort considérable, il le ferait pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer; ce terrible camerlingue est homme de parole. »

Je supprime une description du gouvernement pontifical qui prendrait au moins vingt pages. Tout sera peut-être changé quand on lira ceci.

Le premier pape qui aura une tête administrative supprimera tout ce qui existe et établira quatre ministres avec les attributions qu'ils ont en France, savoir :

- 1° Un ministre des affaires ecclésiastiques;
- 2° Un ministre des affaires étrangères et de la police;
- 3° Un ministre de l'intérieur et de la justice;
- 4° Un ministre des finances.

Le bienfait serait complet si, avec cette organisation nette, précise, et quatre ministères, le pape donnait à ses sujets le Code civil des Français et leur organisation judiciaire. C'est ainsi que le roi de Prusse fait oublier la charte qu'il promit en 1813.

22 décembre. — Nous avons vu ce matin beaucoup de statues modernes qui veulent représenter des héros ou prétendus tels, morts il y a quelques années.

Rien de tout cela n'approche du *Bonchamps* de M. David. Dans l'église de la petite ville de Saint-Florent, en Vendée, le marquis de Bonchamps, blessé à mort, est représenté sur son tombeau au moment où il ordonne d'accorder la vie à cinq mille soldats républicains qui viennent d'être faits prisonniers

à la bataille de Cholet. La blessure du héros a permis à M. David de le représenter à demi nu. Rien de plus simple, de plus vrai, et, par conséquent, rien de plus touchant que cette statue, plus grande que nature. Elle est placée dans l'église même où furent renfermés les cinq mille prisonniers de guerre sauvés par le mot de Bonchamps.

Il y a quelque chose de mou et de niais dans les bustes de la sculpture moderne en Italie : voir le buste de lord Byron par M. Thorwaldsen ; voir tous les bustes réunis au Capitole, dans ce qu'ils appellent la *Protomothèque*, à droite en arrivant sur la place. Nous n'avons rien vu, je ne dirai pas de supérieur, mais de comparable aux bustes de MM. de Béranger, Châteaubriand, de la Fayette, Grégoire, Rouget-Delisle, Rossini, par M. David.

Frédéric remarquait ce soir que rien n'hébète un Français médiocre comme un trop long séjour en Italie. Il devient grossier ; son esprit, qui n'est plus avivé par la crainte de l'épigramme, tombe dans la torpeur, et aucun mouvement passionné ne vient remplacer le silence de l'esprit.

J'ai un genre de mensonge à me reprocher : les mœurs de Ferrare ne sont nullement celles de Bologne ou de Padoue. Tout change en Italie à chaque vingt lieues de distance, et cependant, pour n'être pas indiscret, il a fallu changer le lieu de la scène des petites anecdotes que je rappelle. Je n'ai pu conserver à chaque ville d'Italie sa physionomie originale.

Dans un grand bal donné à Brescia au Casino des nobles, le jeune Vitaliani de Crémone se promenait d'un air désœuvré et même embarrassé. Ses dix-neuf ans en étaient cause. Il est accosté par un homme d'un certain âge, qu'il connaissait pour être l'un des *patiti* de la jolie et brillante comtesse Pescara. « Mon cher enfant, lui dit le *patito*, je sais que vous désirez être présenté à la comtesse Pescara ; venez, elle est ici,

je me charge de la *cerimonia*. — Qui ? moi ! à la comtesse Pescara ? répond le jeune homme en rougissant, oh ! non, je n'y pense pas du tout ! — Quel enfantillage ! Je suis sûr du contraire, vous en mourez d'envie, allons, venez avec moi. »

Le jeune homme, par timidité, résiste et s'éloigne. Le pauvre *patito* va rendre compte de sa mission, et on lui dit qu'il n'est qu'un sot et un maladroit.

Un instant après, dans une porte où la foule se pressait, la comtesse Pescara donne un petit coup d'éventail sur l'épaule de Vitaliani, et lui dit avec un charmant sourire : « Vous êtes présenté. — Quoi, madame ! dit Vitaliani en rougissant. — Je désire vous voir dans ma société, venez chez moi demain à deux heures. »

Le feu monte au visage du jeune homme, il ne trouve rien à dire, salue gauchement et s'éloigne. Il ne dort pas de la nuit, et arriva plus mort que vif au rendez-vous du lendemain. On prévoit le dénoûment ; de sa vie Vitaliani n'avait été aussi heureux. Le soir, ivre de bonheur et de joie, il rencontre madame Pescara au théâtre ; il veut l'aborder, elle répond à peine, et par quelques mots insignifiants. Le lendemain il la retrouve dans une soirée nombreuse, elle a l'air de ne le plus connaître. Le surlendemain elle ne le connaît absolument pas et demande tout haut : « Quel est donc ce grand jeune homme blond qui me regarde sans cesse ? Je ne l'ai vu nulle part, il sort sans doute du collège ? »

Le prince don C. P. soutient que ces traits-là sont fort rares à Rome, où ils nuiraient à la réputation d'une femme. Cet aimable jeune homme veut connaître la France et l'effet d'un gouvernement représentatif ; il me consulte sur le projet de venir habiter pendant un an une petite ville du Midi. « Vous vous y ennuierez à périr, et ne trouverez pas un salon ouvert. Il n'y a plus de société ; le Français, qui aimait tant à parler et

à dire ses affaires, devient insociable. Si vous trouvez un homme très-poli et liant, remarquez qu'il a plus de cinquante ans.

« Les destitutions du ministère Villèle ont rompu toute société à Cahors, à Agen, Clermont, Rhodéz, etc. Peu à peu, la peur de perdre sa petite place a porté le bourgeois à rendre plus rares ses visites à ses voisins, il va même moins au café. La crainte de se compromettre fait que le Français de trente ans passe ses soirées à lire auprès de sa femme. On vous prendra pour un espion; votre séjour fera la nouvelle du pays, peut-être serez-vous insulté. Le Français n'est plus ce peuple qui cherchait à rire et à s'amuser de tout.

« Les salons de Paris seraient aussi froids et aussi ennuyeux que ceux de province; mais 1° le médecin, le peintre, le député, y arrivent pour avancer leur fortune et faire du charlatanisme; 2° on y apprend des nouvelles; 3° les hommes que réunit une grande ville au nombre de plus d'un demi-million sont forcément moins bêtes et moins méchants. Vous trouverez trop souvent dans nos petites villes le désir de thésauriser inspiré par la peur de l'avenir et l'impossibilité de dépenser son revenu avec agrément.

« A Dijon, ville de gens d'esprit, j'ai remarqué qu'on ne reconnaît la supériorité d'un homme célèbre né à Dijon que lorsqu'on est bien sûr qu'il n'a plus de petits-fils ou de cousins qui pourraient tirer vanité de sa réputation. Au lieu de gaieté et de la soif de s'amuser, vous trouverez en France de l'envie, de la raison, de la bienfaisance, de l'économie, beaucoup d'amour pour la lecture. En 1829, les petites villes les plus gaies et les plus heureuses sont celles d'Allemagne qui ont une petite cour et un petit despote jeune. »

23 décembre 1828. — Nous sortons de l'Académie d'ar-

chéologie qui se réunit près du palais Farnèse. Ces gens-ci ne sont pas intrigants; on voit qu'ils travaillent leurs ouvrages et non pas leurs succès. Ce dont ils parlent, ils l'ont étudié sérieusement, chacun suivant les forces de son esprit. Les savants de Rome vivent seuls; mais aussi, soustraits à la plaisanterie par leur vie solitaire, dès qu'un fait leur convient, ils le regardent comme prouvé. Je leur croirais volontiers un tact extrêmement fin pour ce qui concerne le *style* en architecture. La forme des lettres d'une inscription leur montre tout de suite qu'elle est de tel ou tel siècle.

Chaque jour l'on découvre ici quelque monument. Hier on a trouvé, près du tombeau de Cecilia Metella, la pierre tumulaire d'un colonel de cavalerie, mort à dix-neuf ans sous les premiers empereurs. Trois membres de l'Académie sont allés ce matin descendre dans la fouille, et ce soir ont fait un rapport sans goût ni grâce, mais fort substantiel. Un ou deux des savants derrière lesquels nous étions assis ont tout à fait la mine de charlatans de place, défaut qui, chez les dentistes, par exemple, n'exclut nullement la plus grande habileté. — Terreur d'un savant qui critiquait devant nous une opinion qu'on sait protégée par le pape régnant; mais, en revanche, ton méprisant et indécent avec lequel on parle du pape dernier mort, ne l'appelant jamais que par son nom de famille Chiaramonti.

Le séjour à Rome fait naître le goût pour l'art; mais les dispositions naturelles ou l'esprit d'opposition lui donnent souvent une direction singulière. Ainsi, trois d'entre nous qui, avant le voyage de Rome, ne regardaient pas un tableau, souvenant avec feu que Rubens est le premier des peintres, et que sir Thomas Lawrence fait mieux le portrait que le Morone, le Giorgion, Paris Bordone, Titien, etc.

Sir Thomas Lawrence sait donner aux yeux une expression sublime, mais toujours la même; les chairs de ses visages ont

l'air molles et tombantes. Il dessine d'une manière trop ridicule aussi les épaules de ses portraits. A mon gré, rien ne fait mieux connaître un homme qu'un portrait d'Holbein : voir au louver le simple profil d'Érasme.

On parle souvent, quand on est à Rome, des visites des barbares qui sont venus la ravager et détruire les monuments romains. Cette idée, comme tout ce qui n'est pas net, tourmente l'imagination. Malgré la crainte de faire un trop gros volume, je place ici le commencement d'un article sur les barbares. La plupart avaient la bravoure et la liberté, et de grands restes des mœurs décrites par Tacite dans sa Germanie.

1. Alaric, roi des Goths, prend Rome l'an 410. C'est Paul Diacre qui raconte cette invasion, liv. XII. Cherchez le récit original qui n'est pas long et qui a été défiguré par les savants.

L'armée d'Alaric ne resta dans Rome que trois jours; les ravages furent plus grands dans la campagne que dans Rome même. Alaric plaça son camp dans le voisinage de la porte Salara, la dévastation s'étendit vers Baccano et Monterotondo.

Après qu'Alaric fut mort à Cosenza, les Goths revinrent à Rome, menés par leur nouveau roi Athaulf. Tout le pays, sur la route de Terracine à Rome par les montagnes, fut ravagé.

2. En 424, Genserik, roi des Vandales, entra dans Rome, qui ne se défendit pas. Il n'y resta que quinze jours. (Voir Paul Diacre, liv. XV.) Genserik emporta tout ce qu'il put en statues et objets d'art. Les supplications du pape saint Léon eurent un grand succès auprès de lui; mais tout le plat pays entre Rome, Naples et la mer, fut mis à feu et à sang.

3. En 472, Ricimer, roi des Goths, entra dans Rome qui fut pillée; beaucoup de maisons furent brûlées. (Paul Diacre, liv. XVI.) Ricimer arriva par Civita-Castellana et Sutri.

4. De 520 à 530, Odoacre, roi des Hérules, ravagea deux fois la campagne de Rome. La première, quand, après l'abdication d'Augustule, il vint prendre possession de Rome; la seconde, quand, fuyant Théodoric, roi des Ostrogoths, qui l'avait battu près d'Aquilée et de Vérone, Rome refusa de lui ouvrir ses portes. (Paul Diacre, liv. XVI.)

5. En 527, Vitigès, roi des Goths, assiégea Rome, que Bélisaire dé-

tend pendant un an, et que le barbare ne peut prendre; il s'en venge en ordonnant à ses troupes d'ancêtre dans la campagne de Rome tout vestige de civilisation. Il prit à tâche de faire détruire les monuments et aqueducs qui se trouvaient sur la voie Appienne, de Rome à Terracine. (Paul Diacre, liv. XVII.)

6. De 546 à 556, Totila, roi des Goths, acheva la ruine des environs de Rome. Après un siège de plusieurs mois il entra dans Rome par la porte d'Ostie; il était arrivé par Palestrina et Frascati. Il eut le projet de raser Rome. (Voir Muratori, tome III; Procope, liv. II; Paul Diacre, liv. XVII.)

7. Enfin les Lombards achevèrent la désolation de la campagne de Rome, et firent plus de mal à eux seuls, disent les historiens contemporains, que tous les barbares qui les avaient précédés. Ils vinrent la première fois en 593, et la seconde longtemps après, en 755, sous leur roi Astolphe. (Voir Muratori, tom. III, p. 96 et 177; Baronius, historien vendu à la cour de Rome, tom. X.)

Nous arrivons à l'histoire plus compliquée des invasions de l'empereur Henri IV, de Robert Guiscard et des Sarrasins. Sur toutes ces choses, cinquante pages des auteurs originaux en apprennent plus que cinq cents lues dans les écrivains modernes, presque tous vendus au pouvoir ou à un système.

25 décembre 1828. — Nous sommes allés ce matin, pour la dixième fois peut-être, à la messe papale; c'est comme la réception du dimanche aux Tuileries. On célèbre cette messe à la chapelle Sixtine, quand le pape occupe son palais du Vatican; et à la chapelle Pauline, quand Sa Sainteté habite le Quirinal. Cette messe a lieu tous les dimanches et jours de fête, et, quand le pape se porte bien, il n'y manque jamais. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange occupe le mur du fond de la chapelle Sixtine, grande comme une église. Les jours de chapelle papale, on cloue contre cette fresque un morceau de tapisserie qui représente l'Annonciation de la Vierge par le Barroche; c'est devant ce morceau de tapisserie qu'est placé l'autel. Assurément rien d'aussi barbare n'a lieu en France. Le pape entre par le fond de la chapelle et s'assoit à la gauche

des spectateurs, sur un fauteuil dont le dossier est fort élevé. Ce trône est recouvert d'un baldaquin. M. Ingres a exposé en 1827 un petit tableau qui donne une idée parfaitement juste de cette cérémonie et de la chapelle Sixtine.

Le long du mur, à gauche, sont assis, revêtus de leur robe rouge, les cardinaux évêques et prêtres. Les cardinaux diacres, en fort petit nombre, se placent à la droite du spectateur et vis-à-vis du pape. La messe papale est le rendez-vous de tous les courtisans. Une assez grande quantité de moines a droit d'y assister, et n'y manque pas. Ce sont les généraux d'ordre, les *procureurs*, les *provinciaux*, etc. Ces derniers personnages ne sont séparés du public que par une barrière de cinq pieds de haut, en planches de noyer. Il n'est point difficile à un étranger un peu adroit de lier conversation avec eux. Si l'étranger veut s'user à professer une admiration sans bornes pour les jésuites, il verra la plupart de ces moines, et surtout ceux qui sont habillés de blanc, comme le cardinal Zurla, trahir une antipathie bien décidée pour les disciples de Loyola.

Ces conversations ont lieu avant le commencement du service divin et pendant qu'on attend le pape. On voit arriver successivement tous les cardinaux. Chacun de ces messieurs, en entrant dans la chapelle, va se mettre à genoux sur un prie-Dieu placé en face de l'autel, et y reste trois ou quatre minutes, comme enseveli dans la prière la plus fervente; plusieurs cardinaux s'acquittent de cette cérémonie avec beaucoup de dignité et d'onction. Parmi les plus dévots nous avons remarqué ce matin le cardinal Castiglioni, grand pénitencier, et le beau cardinal Micara, général des capucins : celui-ci conserve la barbe et l'habit de son ordre; il en est de même de tous les cardinaux moines; ils ne sont cardinaux que par la calotte rouge.

Nous avons remarqué parmi les courtisans deux moines vêtus de blanc, dont le costume est fort élégant. Ces messieurs ont eu la bonté de nous nommer les cardinaux qui entraient. Il est important d'être vêtu avec beaucoup de soin; ces bons moines sont fort curieux d'examiner les croix et les décorations, et ne prisent un homme que par l'habit.

30 décembre 1828. — Nous faisons des visites d'adieu à quelques monuments dont j'ai oublié de parler. Nous sommes allés ce matin, par un beau froid, à l'église de Sainte-Agnès hors des murs; c'est un des plus jolis buts de promenade.

A environ un mille hors de la porte Pia, on aperçoit une petite église dans laquelle on descend par un magnifique escalier de quarante-cinq marches, sur les murs duquel on voit, à droite et à gauche, plusieurs inscriptions sépulcrales. Cette façon d'entrer dans l'église rappelle d'une manière frappante la fin des persécutions contre les chrétiens et le siècle de Constantin qui l'a bâtie. Nous avons retrouvé ici ce respect pour les antiquités chrétiennes qui quelquefois saisit nos cœurs, malgré le souvenir de ce que les chrétiens ont fait quand ils ont été les plus forts ¹.

L'église de Sainte-Agnès a trois nefs, formées par seize colonnes antiques, dont dix sont de granit, quatre de *porta santa*, et deux de marbre violet; ces dernières chargées de moulures. Le portique supérieur, formant tribune, est soutenu par seize colonnes de moindre grandeur.

Le maître-autel est charmant; il est décoré d'un baldaquin et de quatre colonnes de porphyre; au-dessous se trouve la statue de sainte Agnès; le torse appartient à quelque statue antique d'albâtre oriental.

¹ Histoire fort intéressante de l'auto-da-fé de 1680 à Madrid, par Dall' Olmo; in-folio en espagnol.